

*La Beauté
du diable*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*L'Odeur
L'Éléphant et la Maruti
Le Cuisinier, la Belle et les Dormeurs
Des lanternes à leurs cornes attachées*

Titre original : *My Beautiful Shadow*

© 2014, Radhika Jha
Tous droits réservés.

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Yuri's Photography / Getty Images

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1023-6

Radhika JHA

*La Beauté
du diable*

Roman traduit de l'anglais
par Françoise Nagel



*Éditions
Philippe Picquier*

Une ombre si belle

J'ai un secret. J'appartiens à un club. On en voit les membres partout, dans Ginza, dans Marounouchi, Aoyama et sur Omotesando – toutes les meilleures adresses de la ville. Il s'agit d'un très grand club, sans doute le plus important de Tokyo, de tout le Japon, peut-être même du monde entier. Mais il n'est pas illustre. Il n'y a pas de formulaires à remplir pour y adhérer. Pas de code vestimentaire ni de règlement. Il n'a pas même de nom. Il ne nécessite pas de frais d'inscription ni de cotisation, même si à côté des dépenses que vous risquez d'encourir pour en demeurer membre, la cotisation au club de golf le plus sélect de Chiba semblerait dérisoire. Il n'y a pas non plus de limite d'âge pour s'inscrire. Il faut juste un certain temps pour se faire accepter.

En réalité, c'est le club qui est secret. Il est secret dans la mesure où ses membres ne se connaissent pas. Nous nous voyons. Nous en arrivons à nous reconnaître. A l'occasion, nous échangeons même un sourire. Mais nous n'essayons pas de faire connaissance. C'est là l'une des règles tacites.

Appartenir à un club n'est pas la même chose que faire partie d'un groupe. Tout le monde naît au sein

d'un groupe. Vous êtes un homme, je suis une femme. Vous êtes américain, je suis japonaise. Nous ne l'avons pas choisi. Cela a été décidé pour nous. On ne nous a pas donné le choix.

Adhérer à un club, en revanche, c'est comme faire un mariage d'amour : on a le droit de décider. C'est pour ça que nous voulons tous faire partie d'un club. Tant que nous ne l'avons pas trouvé, il manque à notre esprit un point d'ancrage et cela génère en nous de l'anxiété. Plus il nous faut de temps pour dénicher notre club, plus l'angoisse est présente. Et puis, un jour, nous trouvons celui auquel nous devons appartenir. Alors, nous cessons d'errer sans but dans la vie. Nous avons désormais une raison d'être. Même si la file d'attente devant l'entrée est longue, nous attendons courageusement, avec cette énergie particulière que nous appelons *gaman*, « patience ». Et lorsque les portes du club s'ouvrent et qu'on appelle enfin notre nom, nous y entrons avec fierté.

Il existe cependant une restriction à l'adhésion dans mon club : seules les femmes peuvent en devenir membres. Les hommes prétendent que les femmes ne savent pas garder un secret. Mais ce sont les hommes qui en sont incapables. Mon club est le secret le plus grand et le mieux gardé de tous les secrets de Tokyo. Nombre de ses recrues ne savent même pas qu'elles ont adhéré.

Mon club n'est peut-être pas le plus ancien de Tokyo, mais c'est certainement le plus important. Aucune de nous ne sait combien il compte d'affiliées. Mais je les vois partout – dans le métro, dans les rues, dans les banques et les bureaux de l'administration, dans les hôpitaux. Alors comment, demanderez-vous, nous reconnaissons-nous ? Je ne saurais parler pour

les autres, mais en ce qui me concerne, j'ai un don. Je suis capable de repérer mes consœurs au premier coup d'œil. Et parfois, elles me reconnaissent d'un petit sourire entendu ou d'un simple haussement de sourcils.

Si j'avais été quelqu'un d'autre, j'aurais pu essayer de monnayer ce talent. Les banques et les sociétés de crédit m'auraient fait un pont d'or pour bénéficier de mon savoir. Mais je ne l'exploite pas, car les membres de mon club sont mes sœurs. Je connais leurs habitudes. Je sais à quoi elles pensent le dimanche, à six heures du soir, pendant qu'elles préparent le dîner familial. Ou à onze heures, le lundi matin, quand elles descendent en flânant l'avenue principale de Ginza en attendant que les vendeuses leur ouvrent les portes des boutiques. Et je sais aussi ce qu'elles ressentent quand, le mardi à trois heures de l'après-midi dans Marounouchi, elles se hâtent, tête baissée, démarche coupable, vers le métro. Mon cœur s'emplit de fierté à la vue des plus jolies – si élancées, si belles, silhouettes éternellement jeunes. Mais c'est le courage de celles qui, malgré leur âge et leur lassitude, s'obstinent à vouloir rester jeunes, qui m'émeut aux larmes. Quelles humiliations n'ont-elles pas dû subir pour demeurer si longtemps dans le club !

Comme tous les autres clubs, le mien a ses factions et ses politiques. Il compte deux grands groupes adverses : les femmes au foyer et les office ladies. Les premières ont du temps mais peu d'argent à dépenser. Elles vont dans les magasins et elles regardent, regardent encore et encore, avant d'acheter. Elles soudoient les vendeuses pour se faire inviter aux ventes privées. Elles sont si imaginatives, si ingénieuses, et le résultat de leurs efforts est si ravissant

que je ne peux m'empêcher d'éprouver à leur égard le plus grand respect.

Les office ladies ont de l'argent, mais pas de temps. Elles travaillent aux côtés des hommes de neuf heures du matin à huit ou neuf heures du soir et ne vont faire les magasins que le week-end et pendant leur pause déjeuner ou après le travail parfois, si elles ont la chance de terminer avant la fermeture des boutiques. Elles se plaignent beaucoup, comme le font toutes les petites sœurs. Elles disent que nous autres, les épouses, pouvons nous estimer heureuses, nous profitons des meilleures affaires, alors qu'elles, arrivant après nous, doivent se contenter des restes. C'est pour cette raison, prétendent-elles, qu'elles ne sont pas aussi bien habillées que nous. La vérité, cependant, réside ailleurs. En réalité, ces femmes sont des petites filles. Elles ne veulent pas grandir, elles ne savent pas cuisiner. Elles achètent beaucoup de camelote – robes à fanfreluches et corsages fleuris. Leurs sacs et leurs foulards aussi sont ornés de fleurs. Et elles adorent s'entourer de toutes sortes d'accessoires. Leurs ordinateurs et leurs téléphones portables étincellent, leurs clés cliquettent, même leurs ongles sont incrustés de bijoux. Elles aiment croire qu'elles peuvent nous voler l'amour de nos hommes. Mais elles se trompent. Nos hommes sont déjà vendus. Leur dévotion va à leur entreprise. Un homme n'a de place pour une office lady que dans son ego. Si elle sait en prendre grand soin, elle le retiendra. Sinon, elle le perdra.

Il existe un troisième groupe d'adhérentes qui n'appartiennent à aucun des deux autres et en sont pareillement méprisées : les femmes au foyer qui s'habillent comme des office ladies. Les femmes de ce

groupe sont des comédiennes si douées, elles brûlent d'un désir si ardent que même leur corps semble jeune et virginal. Mais ce n'est qu'une illusion. Leur présence dans les magasins à onze heures du matin ou trois heures de l'après-midi, moments de la journée où les véritables office ladies travaillent, les trahit. Les hommes le savent aussi et leurs regards s'allument quand ils les voient. Et effectivement, elles méritent qu'on les admire. Car rien dans leur apparence n'est laissé au hasard – depuis leurs longs ongles brillants et leurs cheveux luisants soigneusement coiffés jusqu'à leur foulard Hermès et leur sac Louis Vuitton. Et quelles combinaisons de couleurs – orange et pourpre, marron et lilas, gris et bleu glacier ! Celles-là n'ont pas été conçues dans les pages d'un magazine de mode. Elles sont inventées par mes sœurs et bravement arborées dans les rues de Tokyo. Quand je me promène dans Ginza ou Minami Aoyama, je ne me sens jamais seule ; je suis entourée de mes sœurs, je peux marcher d'un pas fier.

Vous pourriez appeler mon club le club des passionnées de beauté. Mais ce n'est pas de la beauté des autres que nous sommes éprises. Nous ne courons pas après les jolies choses, nous ne remplissons pas nos maisons d'objets charmants et inutiles. Nous ne parcourons pas des kilomètres pour aller admirer un beau paysage ou un oiseau rare, ni ne déboursions des sommes ridicules pour écouter ce que les étrangers appellent de la « belle » musique. C'est parce que nous ne convoitons pas la beauté imaginée par d'autres. Nous voulons inventer notre propre style de beauté et le faire par nous-mêmes. Et la beauté que nous créons n'est ni statique ni passive, car nous la remettons sur le métier chaque jour. Nous sommes

les véritables esthètes, nous portons notre beauté sur nous. Et même si nos maisons sont vieilles et délabrées, si les murs empestent l'usure et la décrépitude, quand nous sortons après notre toilette matinale, nous sommes jeunes, fraîches et superbes. Et nos vêtements et notre maquillage sont impeccables.

Un homme bien

Vous avez déjà deviné à quel groupe j'appartiens. Oui, je fais partie de celui des femmes mariées. Vous êtes surpris ? Laissez-moi vous raconter mon histoire et vous comprendrez.

Je me suis mariée à dix-sept ans et j'en étais fière. Car je n'étais pas jolie comme mon amie Tomoko Ohara. Il n'y avait rien chez Tomoko qui ne fût parfait. Ses mignonnes petites oreilles étaient bien aplaties sur les côtés de sa tête. Elle avait la silhouette élancée d'un mannequin. Sa peau fine et diaphane semblait luire de cet éclat bleu pâle qui n'appartient qu'à la porcelaine de Chine la plus délicate. Mais la beauté, comme la flamme d'une bougie, fait naître des ombres noires partout où elle va. Il suffisait que Tomoko entre dans une pièce pour que toutes les autres filles aient le sentiment d'avoir cessé d'exister. Nulle ne voulait vivre dans l'ombre de Tomoko. Aussi m'avait-elle choisie, moi, pour être son amie. Je savais que je ne serais jamais belle. Mais quand je me trouvais avec Tomoko, le monde s'éclairait.

Vous voulez savoir à quoi je ressemblais ?

Non, je ne me ridiculiserai pas en vous décrivant de quoi j'avais l'air dans ce temps-là. Je vous dirai

seulement que, dès mon entrée au collège, j'ai eu l'impression d'avoir des potirons sur la poitrine. Bien que ma famille eût été plutôt fortunée autrefois, à l'époque où j'ai commencé le collège, tout ce que ma mère pouvait se permettre d'acheter étaient des vêtements d'occasion, et rares étaient ceux qui m'allaient – surtout sur le buste. Les seuls habits neufs que j'aie jamais eus étaient des uniformes scolaires – un pour l'hiver et un pour l'été. Mais même là, ma mère trichait en ne m'achetant que deux chemisiers blancs au lieu de trois, si bien que quand une camarade de classe en aspergeait un d'encre indélébile, j'étais obligée de porter un pull-over en plein été pour dissimuler les taches.

C'est grâce à Tomoko que j'ai fait la connaissance de mon mari.

En matière de petits copains, Tomoko aurait pu avoir n'importe quel élève de Gyosei, la prestigieuse école de garçons située juste à côté de la nôtre. La plupart des filles de notre établissement rêvaient d'épouser un garçon de Gyosei et bon nombre d'entre elles l'ont fait. Mais Tomoko n'en voulait aucun. Elle désirait quelqu'un de plus âgé, de plus mûr – un homme. Aussi, depuis le collège, faisait-elle la chasse aux étudiants de l'université. Et voilà comment je me suis retrouvée à sortir avec un étudiant, alors que je n'étais encore qu'en troisième année de lycée.

Nishikawa Ryu était le meilleur ami de Yasuo, le petit-ami-du-moment de Tomoko. Il était boursier, natif de Kitakyushu dans le Sud du Japon et logeait dans une résidence universitaire, non loin de la gare de Yotsuya, réservée aux étudiants originaires de Kyushu et dirigée par des prêtres. Grand, brun de

peau et mince, si mince que ses coudes semblaient sur le point de trouer ses chemises, Ryu était physiquement à l'opposé de moi. J'étais petite et un peu boulotte, et ma peau, comme celle de la plupart des filles de la ville, était pâle, presque blanche.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, il n'a pas prononcé un mot, mais je l'ai surpris à plusieurs reprises, le regard rivé sur mes seins. Je me suis trouvée aussi à le dévisager. Il me faisait penser à un oiseau, tant il était brun et silencieux. Mais ses yeux étaient brillants et avides et quand il me regardait, je me sentais toute chaude, comme sous un soleil printanier. Je n'ai donc pas été étonnée lorsque Tomoko m'a dit qu'il voulait me revoir. Tomoko aimait que les choses se règlent harmonieusement, et que je sorte avec le meilleur ami de son petit copain la ravissait. « Comme ça, nous serons toujours ensemble, gloussa-t-elle en m'annonçant la nouvelle. Nous pourrons sortir à quatre et aller ensemble au cinéma et au restaurant. C'est parfait, non ? » Bien sûr, ça l'était. Dans mon monde tout gris, la compagnie de Tomoko était ce que je pouvais imaginer de mieux dans la vie. N'empêche, j'étais aussi inquiète. Comment allais-je retenir l'intérêt d'un étudiant de l'université ? Je n'étais ni jolie ni intelligente ni bien habillée comme Tomoko. Et je n'avais pas non plus un père riche et brillant.

Tomoko a également résolu ce problème pour moi. La deuxième fois que Ryu et moi nous sommes vus, je portais un corsage en velours noir que Tomoko m'avait prêté. Le décolleté plongeant orné de dentelle à l'ancienne couleur crème rehaussait la blancheur de mes seins et mettait en valeur le profond sillon qui les séparait. Nous avons assorti le chemisier d'une jupe

Burberry écossaise, appartenant aussi à Tomoko, dans des tons chauds de brun, beige et bordeaux. La jupe était très courte, ce qui, espérais-je, compenserait la petitesse de mes jambes, surtout en comparaison de celles de Tomoko. J'avais fauché de l'argent dans la réserve de secours à la maison et j'étais allée me faire coiffer et maquiller au *Damm*, le plus célèbre institut de beauté de Harajuku. C'est la seule fois où j'ai volé ma mère ; elle s'en est sans doute aperçue, mais elle ne m'en a jamais parlé.

Pendant le film, Ryu n'a pas arrêté de tourner la tête pour me regarder ; ensuite, il a offert de me raccompagner jusqu'à ma station de métro. Dès que les deux autres ont été hors de vue, il est allé droit au but, m'a empoigné les seins et m'a poussée contre le tronc rugueux d'un cerisier. Même si j'ai finalement réussi à le repousser, j'ai été étonnée par sa force.

— *Mada dame !* ai-je sifflé entre mes dents. Pas maintenant.

Puis, après avoir remis un peu d'ordre dans ma tenue, je lui ai dit :

— J'aimerais voir où tu habites. Tu peux m'y emmener ?

— Les femmes n'y sont pas autorisées, a-t-il répliqué d'un ton boudeur.

Mais je voyais bien qu'il était soulagé que je ne l'aie pas envoyé promener.

— Ça ne fait rien, je veux juste voir à quoi ça ressemble, ai-je répondu avec assurance. Pour pouvoir t'y imaginer en train de dormir.

Alors, au lieu de partir chacun de notre côté, nous sommes sortis ensemble du métro et avons marché jusqu'à Yotsuya. Nous sommes passés en silence devant la gare et avons longé l'Université Sophia. La

route était bordée de cerisiers ployant sous le poids des fleurs. En franchissant le pont, nous avons dépassé sur notre gauche un terrain de base-ball appartenant à l'Université Sophia. Brusquement, je me suis arrêtée. Le portail latéral était grand ouvert, quelqu'un avait oublié de le fermer. J'ai tiré Ryu par la main.

— Allons-y.

— Pourquoi ? a-t-il demandé, interloqué.

— Parce que.

Je ne pouvais pas lui expliquer que c'était la première fois que je me trouvais seule avec un homme et que j'étais si heureuse que la joie qui bouillonnait dans mes veines me donnait envie de faire quelque chose d'inhabituel, quelque chose qui me rendrait cette nuit inoubliable.

Aussi ne lui ai-je pas répondu, je suis simplement entrée sur le terrain. Je ne me suis pas retournée, même quand il m'a appelée par deux fois. Arrivée au milieu du terrain plongé dans une semi-obscurité, j'ai fait volte-face. Et alors, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai retiré mon chemisier.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'est-il écrié. On va te voir.

— Oh, sans blague ! Alors tu ferais peut-être bien de venir me remettre mon corsage, ai-je rétorqué avec aplomb.

Il est venu. D'un pas hésitant au début, puis, les yeux fixés sur ma poitrine, de plus en plus vite. Lorsqu'il a été presque à portée de main, j'ai tourné les talons et je me suis mise à courir.

— Hé ! a-t-il crié en se lançant à ma poursuite. Attends !

Mais je n'ai pas attendu. J'ai foncé droit vers l'unique source de lumière à l'autre extrémité du

terrain. C'était un de ces réverbères à l'ancienne qui diffusent une chaude lueur dorée. Sophia était une université privée, elle pouvait se permettre de conserver ces vieux éclairages d'un autre âge et, tandis que j'attendais que Ryu me rattrape, je me rappelle m'être demandé à quoi ressemblaient ceux qui avaient les moyens d'aller dans des universités comme Sophia. Haletant, Ryu est entré dans le cercle de lumière, et je n'ai plus pensé à rien.

Ryu dit toujours que je l'ai tellement rendu fou tout au long de sa dernière année que c'est un miracle qu'il ait réussi ses examens. Car chaque soir de cette année-là, Tomoko et moi attendions nos hommes aux portes de l'Université Waseda. Nous allions tous les quatre prendre un café chez Jonathan's. Puis mon futur mari et moi parcourions à pied le long chemin qui nous conduisait à Yotsuya d'où je prenais le train pour retourner chez ma mère à Musashi Koganei. Mais d'abord, nous passions par le terrain de baseball.

La nuit était tombée. J'allais me planter sous le réverbère. Là, j'ôtai mon chemisier, puis mon soutien-gorge et, tenant mes seins à pleines mains, je les offrais à Ryu. Il s'approchait lentement de moi en prenant tout son temps. Arrivé à une trentaine de centimètres, il s'arrêtait et se contentait de regarder fixement. En le voyant hésiter, je prenais peur et soulevais mes seins un peu plus haut. « La première fois, m'a-t-il écrit un jour dans une lettre, une lumière jaune coulait comme du whisky sur ta poitrine et se répandait dans la flaque d'ombre à tes pieds. Tes seins étaient énormes et tes mamelons ressemblaient à des yeux furieux me défiant d'approcher. J'étais si bouleversé que je ne pouvais plus bouger. » C'est la seule

lettre d'amour qu'il m'ait jamais envoyée. C'était devenu un jeu de voir qui ferait le premier pas et, dans ces moments-là, l'espace entre nous m'apparaissait comme la chose la plus excitante que j'aie jamais connue. Car il n'y avait rien dans cet espace, et pourtant il semblait aussi lourd et précieux qu'une cargaison d'or.

Mais une nuit, mon ombre s'est insérée entre nous. Je l'ai regardée avec surprise car c'était une étrangère, longue et mince, totalement différente de moi. Puis j'ai souri en la reconnaissant – Tomoko, mais avec mes seins ! Je dois être tombée amoureuse de mon ombre, car chaque nuit j'attendais qu'elle apparaisse et quand elle était là, je ne regardais plus rien d'autre. Même quand Ryu m'embrassait, je ne pouvais détourner les yeux de mon ombre si belle, je continuais à l'observer tandis qu'elle se fondait avec celle de Ryu, se déformait pour devenir le monstre aux membres multiples de notre parade amoureuse.

Toute l'année, tels des acteurs de kabuki, nous avons accompli le même rituel. Puis, au mois de mars, Ryu a reçu une invitation pour un entretien à la banque Mitsubishi. A la façon dont il m'a regardée cette nuit-là, avec un orgueil de propriétaire, j'ai deviné qu'il avait quelque chose d'important à me dire. Lorsqu'il s'est finalement approché de moi et m'a doucement effleuré, son masque est tombé et j'ai perçu une joie non déguisée sur son visage. Je savais qu'un événement décisif s'était produit, mais en cet instant, partager son bonheur me suffisait. Plus tard, lorsqu'il m'a raccompagnée à la station de métro, il m'a tout raconté au sujet de l'entretien. Alors, j'ai moi aussi poussé un cri de joie, car j'avais enfin la certitude que son avenir était aussi brillant que je l'avais rêvé.

Je vois à l'expression de votre visage que vous me trouvez naïve. Mais vous ne comprenez pas. Pour nous, l'avenir revêt une grande importance. Aucune femme convenable n'épousera un homme sans avenir. Et l'avenir des hommes, eh bien, il ne se décide pas sur l'impulsion du moment, au cours d'un simple entretien. En réalité, un étudiant de dernière année à la fac de Ryu, fils d'un haut fonctionnaire du ministère des Finances, l'avait recommandé et l'entreprise avait donné son accord, non parce qu'ils connaissaient Ryu mais parce qu'ils appréciaient son *senpai*. L'entretien ressemblait donc davantage à la rencontre officielle entre deux familles avant un mariage arrangé, théâtrale mais capitale. Car si, à cet instant, quelqu'un avait pris Ryu en grippe et s'était opposé à son entrée dans la banque, sa carrière aurait pris fin avant même d'avoir commencé. Mais au cours de l'entretien, ils avaient dû juger que Ryu ferait l'affaire, attendu que nul n'avait objecté à son embauche. Je n'en avais jamais douté. Car Ryu avait un talent particulier : il était tellement ordinaire qu'il n'intimidait personne.

Juste avant de décrocher son diplôme, Ryu m'a emmenée en vacances passer quelques jours aux sources chaudes de Beppu, dans la préfecture d'Oita, puis chez sa mère à Kitakyushu. J'ai raconté à l'école que j'étais malade et à ma mère que je partais avec l'équipe de mon lycée pour participer à un tournoi de volley-ball. Personne ne s'est douté de rien. En un sens, ce fut notre lune de miel car, dès ses études terminées, Ryu a commencé à travailler au service des prêts de la succursale de la banque Mitsubishi à Akasaka. Nous étions en 1986. C'était encore le bon temps au Japon, les salaires de départ étaient élevés,

les entreprises se disputaient les jeunes diplômés tels que mon mari.

Dès le début, Ryu a eu une vision très claire de ce qu'il voulait faire. Il tenait à envoyer de l'argent à sa mère à Kyushu pour qu'elle n'ait pas à travailler et il souhaitait m'épouser. Lorsque je l'ai annoncé à Tomoko, elle en a renversé de l'acide chlorhydrique sur sa paillasse. « Est-ce que tu ne devrais pas attendre un peu ? m'a-t-elle demandé tandis que nous nous hâtions de nettoyer le gâchis. C'est le premier homme avec lequel tu sors. Tu devrais aller à l'université et en rencontrer d'autres. Ensuite, tu pourras décider de ce que tu veux. » Je l'ai regardée, et le fossé entre nous m'a paru soudain immense. Tomoko pouvait se permettre de patienter. Il lui était facile de rencontrer des hommes. Mais je savais que si je faisais attendre Ryu, il trouverait une autre fille, plus jolie et plus intelligente que moi. Le monde regorge de jolies femmes. Tout comme il foisonne de jolies fleurs. Tout ce que j'avais, c'étaient deux seins de la taille d'un pamplemousse. Il me fallait être réaliste.

Mon mariage a croulé sous les fleurs. Tous les collègues de bureau de Ryu en avaient envoyé, alors même que je ne les connaissais pas. Certains bouquets étaient énormes et même les plus petits devaient coûter au moins quinze mille yens ! Ma robe de mariée valait moins que les fleurs. C'était une toilette de location. Mais le plus blessant, c'est que le kimono de mariée que j'ai porté ce matin-là pour aller au sanctuaire était également loué. Parce que ma mère s'était opposée au mariage. Elle m'avait dit qu'elle ne dépenserait pas un yen pour une alliance conjugale qu'elle considérait comme une erreur. Si mon frère avait encore habité à la maison, peut-être

aurait-il pris mon parti et réussi à la faire changer d'avis. Mais il était déjà loin, en Amérique. Ryu et moi avions donc attendu que je termine le lycée et passé outre pour nous marier.

« Le kimono blanc de mariée est quelque chose de très spécial, c'est le symbole même du mariage », me disait toujours ma mère quand elle sortait le sien pour l'aérer au début du printemps. Aujourd'hui, les jeunes filles préfèrent louer le leur et dépenser leur argent dans des robes de mariée de style occidental pour la réception, mais ma mère était assez traditionaliste pour vouloir habiller sa fille d'un magnifique kimono de cérémonie tout neuf. « Il faut qu'il soit neuf, expliquait-elle, sinon comment la mariée pourrait-elle se sentir exceptionnelle ? » Mon kimono de mariage sentait la naphthaline – le genre que je détestais tout particulièrement, qui vous donnait instantanément le sentiment d'être vieille et dépréciée, comme si vous aviez été enfermée dans un placard. Sauf que le mariage est un placard où l'on vous emprisonne pour le restant de vos jours, si bien que mon kimono était finalement tout à fait approprié puisqu'il me donnait une image exacte de la vie dans laquelle je m'engageais. Ces filles riches, avec leurs kimonos à un million de yens et leurs parents complètement gâteux, ce sont elles qui sont stupides ! Si je l'avais su à l'époque, je ne me serais probablement pas précipitée tête baissée dans le mariage. J'aurais peut-être attendu, je serais allée à l'université et j'aurais cherché à faire autre chose de ma vie.

Mais Ryu m'a fait sa demande dès qu'il a reçu sa lettre d'embauche, et j'ai terminé le lycée, la bague au doigt. J'étais la première de ma classe à en recevoir une. Vous imaginez ? Moi, pauvre fille des plus

ordinaires, j'étais la première à porter une bague de fiançailles ! Seule Tomoko a secoué la tête en me regardant. J'ai décroché mon baccalauréat sans avoir révisé pour les examens. Le bruit avait couru que j'allais me marier dès que j'aurais quitté le lycée, et personne ne recalait une future mariée.

Après notre mariage, nous avons emménagé dans un deux-pièces au-dessus d'un salon de beauté et de massage coréen à Okubo. C'était un appartement minuscule, avec une chambre pas plus grande qu'un placard et une cuisine que nous devions partager avec les Coréennes qui travaillaient au rez-de-chaussée. Mais elles étaient très gentilles et nous sommes rapidement devenues amies. Les Coréennes du salon de massage me disaient que j'avais de la chance d'être mariée. Elles m'offraient des échantillons de produits de beauté coréens et des conseils sur la manière de s'occuper d'un homme. Ryu me remettait son salaire chaque mois et me recommandait d'en prendre soin. Je me sentais au centre du monde.

Ma vie s'est installée dans une routine. Le matin, mes yeux s'ouvraient comme toujours à six moins le quart, mais au lieu d'aller au lycée, je me rendais dans la cuisine et préparais le bento pour le déjeuner de mon mari au bureau. Je lui confectionnais des plats comme j'aurais aimé que ma mère en prépare autrefois pour moi, me donnant beaucoup de mal pour couper les légumes et veillant à ce que le repas soit différent chaque jour. Quand j'avais fini, je retournais au lit où mon mari m'attendait.

— Tu sens la nourriture, disait-il. Je crois que je vais te manger.

Et c'était parti. Le lit devenait notre radeau de sauvetage et ensemble nous naviguions sur des mers

inconnues. Tout était nouveau et, de même qu'il n'y a jamais deux vagues semblables, c'était chaque fois différent.

Une fois Ryu parti au travail, je restais au lit pour savourer ma fatigue. Vers onze heures, je descendais prendre une douche dans la salle de bains commune puis je m'habillais et marchais jusqu'à Shinjuku pour boire un café tout en lisant gratuitement les magazines de beauté. Au moment du déjeuner, je passais au magasin d'alimentation pour m'acheter un repas tout préparé et quelque chose pour le dîner. Ensuite, je dormais un peu, regardais la télévision et descendais bavarder avec les Coréennes jusqu'à ce que Ryu rentre à la maison. Après les contraintes de l'école et les responsabilités qui m'incombaient chez ma mère, j'avais l'impression d'être arrivée au paradis. Mon rêve de prédilection, en ce temps-là, était de tomber sur Tomoko par hasard. « Alors, c'est comment la vie de femme mariée ? » demanderait-elle. Et je lui dirais à quel point c'était merveilleux, combien Ryu se montrait gentil avec moi et comme il s'en sortait bien à la banque. J'imaginai le regret qui se peindrait sur son visage, la jalousie aussi, et pas qu'un peu.

Puis Ryu a obtenu une promotion. Les fêtes au bureau et les dîners avec les clients sont devenus plus fréquents. Il rentrait saoul à la maison et ne se réveillait plus à l'heure, si bien que nous ne pouvions plus faire l'amour le matin. J'ai commencé à en avoir assez d'être seule, alors j'ai trouvé un emploi dans un cabinet dentaire dans le quartier du Bancho. Le travail consistait à répondre au téléphone, prendre des rendez-vous, recevoir les patients et encaisser les paiements. Ce n'était pas difficile et je prenais plaisir à regarder ce flot continu de gens riches. Au bout de

quelques semaines, alors même que je commettais encore des erreurs, le dentiste a doublé mon salaire et fait de moi son assistante.

Parfois, Ryu venait me retrouver pour déjeuner dans le cabinet, mais au lieu de manger, nous fermions la porte à double tour et jouions au dentiste, entièrement nus. Ensuite, l'après-midi, alors que j'aidais à maintenir un patient terrifié, je me retrouvais agitée de spasmes silencieux au souvenir de ce que Ryu et moi avions fait dans ce même fauteuil. Parfois, les secousses étaient si violentes que je faisais trembler la main de mon patron, lequel me lançait un regard furieux par-dessus son masque, des promesses de repréailles plein les yeux. Mais il ne m'a jamais mise à la porte. Une assistante dotée de gros seins avait trop de prix. A la place, il se penchait sur moi pour attraper l'un de ses instruments et touchait délibérément ma poitrine de ses avant-bras. Je lui jetais un regard noir jusqu'à ce qu'il soit obligé de détourner les yeux. Mais je ne parlais pas – car je ne supportais pas l'idée de passer encore des heures interminables dans mon appartement vide. Et lorsque j'ai empoché mon premier salaire, ça m'était égal que les mains de mon patron m'effleurent négligemment les seins.

Une nouvelle routine s'installa donc, qui nous convenait à tous les deux. Le matin, nous partions ensemble au travail. Au lieu de faire l'amour, nous prenions notre petit-déjeuner. Le soir, j'étais si fatiguée que je m'endormais devant la télévision en attendant le retour de Ryu. Il rapportait de quoi dîner à la maison ou, s'il rentrait assez tôt, nous allions dans un *izakaya* d'où nous revenions agréablement éméchés. Cette époque a été la plus heureuse de

ma vie. Notre mariage était un vaisseau enchanté. Rien ne pouvait le faire sombrer.

Mais en 1988, deux ans après notre mariage, j'ai dû quitter le cabinet dentaire. Non parce que mon patron avait trouvé une femme plus jolie et moins réticente à se faire peloter par-dessus le fauteuil de dentiste, mais parce que je suis tombée enceinte. Dans notre culture, une femme enceinte est une femme laide. Si vous ne pouvez pas camoufler ce qu'un homme vous a fait, alors vous devez vous cacher. Il s'agit pratiquement d'une règle. Marcher dans la rue avec un affreux gros ventre revient à occuper l'espace potentiel de quelqu'un d'autre. Ce qui est aussi grossier. En conséquence, lorsqu'il n'a plus été possible de dissimuler poliment mon ventre derrière ma blouse blanche, j'ai démissionné. Mon mari, cependant, s'est vu accorder une promotion lorsqu'il a annoncé à son patron la grossesse de sa femme. Trois mois avant l'arrivée du bébé, nous avons quitté notre minuscule appartement au-dessus du salon de massage coréen dans Okubo et emménagé dans une maison convenable de quatre pièces à la limite de l'arrondissement de Setagaya. La maison n'était pas à nous, elle appartenait à la banque. Au rez-de-chaussée, il y avait une cuisine et un petit séjour-coin repas au sol recouvert de tatamis, qui pouvait aussi servir de chambre d'amis. Des toilettes miniatures étaient nichées sous l'escalier de bois qui montait au premier étage. En haut des marches étroites se trouvaient les deux chambres, l'une à l'arrière de la maison, l'autre sur le devant. Je me suis terrée chez moi, attendant qu'une créature inconnue cesse d'habiter mon corps.

Finalement, le bébé est arrivé. C'était un garçon. La maternité n'a fait qu'aggraver les choses. A

présent, ils étaient deux à me téter les seins jusqu'à ce que j'aie les mamelons à vif. Et pour couronner le tout, ma poitrine était devenue si énorme que je ne trouvais plus rien à me mettre. J'ai donc été obligée de me coudre quelques robes, mais comme je n'étais pas très douée pour la couture, elles m'allaient si mal que je n'osais pas sortir avec. Le bébé poussait vite. Il tétait, tétait sans arrêt, et la nuit, juste au moment où nous nous endormions tous les deux d'épuisement, mon mari rentrait, réclamait à manger et voulait faire l'amour, puis il me suçait les mamelons avant de s'endormir. « Je ne peux dormir que sur tes seins, disait-il. Ce sont les oreillers les plus confortables du monde. » Moi, je ne dormais pas, je n'avais pas d'oreiller.

Je contemplais mes seins, la tête ronde et noire de mon mari entre les deux, et d'étranges pensées me venaient : mes seins étaient des créatures venues d'ailleurs, ils ne m'appartenaient pas. Ils occupaient l'espace devant moi, ils se nourrissaient de moi. J'étais le sol d'où ils avaient surgi, rien de plus. C'étaient des extraterrestres, arrivés une nuit dans leur vaisseau spatial, qui s'étaient plantés dans ma poitrine. Et comme j'étais une terre très fertile, ces plantes étrangères étaient devenues si grosses et rondes – bien trop grosses et inconvenantes pour le Japon – qu'il fallait les punir encore et encore pour leur apprendre à rester à leur place. A cause de mes seins, j'étais punie, moi aussi. En les regardant et en regardant la tête de mon mari qui les aimait tant, je sentais la colère enfler en moi. Ce n'était pas une pensée nouvelle, elle attendait en coulisses depuis très longtemps. Dans l'obscurité totale de la nuit, un tsunami de colère déferlait sur moi. Mais j'étais

incapable de bouger, incapable de me sauver moi-même – à cause de la tête de mon mari endormi qui devait retourner au travail le lendemain, frais et dispos.

Au matin, la douleur dans mes seins durcis me tirait du sommeil avant les cris du bébé et j'avais tout juste le temps de me précipiter aux toilettes pour soulager ma vessie avant de prendre l'enfant dans mes bras. Mon mari se réveillait et, d'un air ensommeillé, me regardait allaiter notre fils. Et tandis qu'il m'observait et que la bouche de mon bébé aspirait la douleur de la nuit précédente, un effet magique se produisait en moi. A mesure que mes seins se dégonflaient et s'allégeaient, j'étais rendue à moi-même. Je souriais à mon époux et je me sentais en paix avec le monde.

Pour un bref moment.

Deux visites

Bien qu'il soit encore situé dans les limites de la ville, le nouveau quartier de Setagaya était aux antipodes d'Okubo. Alors qu'à Okubo il y avait toujours du bruit et que les rues grouillaient de passants, dans notre nouveau voisinage, ce n'était que silence, avec de loin en loin une voiture ou une bicyclette. Les maisons étaient construites les unes près des autres, mais elles ne se touchaient pas et les rideaux restaient soigneusement tirés, même au plus chaud de l'été. Et les gens derrière les rideaux montraient rarement leur visage. Même quand ils sortaient leurs poubelles, ils le faisaient en catimini.

Mais cela ne signifiait pas que personne ne nous observait. Derrière les fenêtres aux rideaux fermés, des yeux invisibles surveillaient nos allées et venues. Des oreilles attentives nous écoutaient quand nous allions aux toilettes, comptant combien de fois dans la nuit nous tirions la chasse. Et bientôt, ils savaient tout de nous – alors que nous ignorions tout d'eux.

Après le tumulte de Tokyo, je n'arrivais pas à m'habituer au calme de ma nouvelle demeure. Il m'empêchait de dormir la nuit et je passais le temps à m'imaginer les sirènes des ambulances et le bourdonnement

constant de la circulation, hantée par la nostalgie des lumières de la ville. Parfois, j'allais à la fenêtre, l'ouvrais – et ne voyais pas une seule lueur, à l'exception de celle des réverbères. A Okubo, il fallait garder les rideaux hermétiquement fermés la nuit pour obtenir un semblant de pénombre. Dans la nouvelle maison, du matin au soir et du soir au matin, rien ne venait troubler le silence, ni l'obscurité.

Dix mois s'étaient écoulés depuis que j'étais entrée dans cette maison, et je n'en étais jamais sortie. Pas une seule fois. Mon mari, qui entre-temps avait été muté à l'agence d'Ikebukuro, à une heure et quart de train de chez nous, partait à six heures et demie du matin et rentrait à dix heures du soir. Je commandais le lait et autres denrées par téléphone et, chaque soir, Ryu rapportait à la maison du poisson ou du poulet tout préparé. J'attendais dans la maison, pareille à une créature sous-marine géante avide de bruit et de visiteurs. Mais les visiteurs ne venaient jamais.

Quand j'allaitais le bébé, de vilaines pensées me torturaient. Je me voyais portant un kimono de soie orange, étendue sur le futon, les quatre membres écartés, attachée par des rubans de satin, un bâillon dans la bouche. J'imaginai des hommes inconnus entrant dans la maison, ouvrant la porte et montant l'escalier étroit jusqu'à la chambre, me contemplant et me prenant en photo. Je me voyais sur les images et me sentais émoustillée à l'idée de tous ces inconnus qui me regardaient. Ces horribles pensées m'obsédaient jusqu'à ce que le bébé soit rassasié. Alors, je me masturbais et sommais dans le sommeil.

Six mois après la naissance d'Akira, j'ai remarqué un fait intéressant. J'avais perdu beaucoup de poids. Certes, je n'étais pas encore aussi mince que la mode

l'aurait voulu, mais certainement beaucoup plus svelte qu'avant. Mon ventre avait perdu sa rondeur et, à la place, il y avait trois plis symétriques qui ondoyaient comme de l'eau au moindre de mes mouvements. Quand j'étais habillée, les replis ne se voyaient pas. En revanche, ce qui se remarquait, c'étaient mes hanches – qui étaient fines désormais, de même que mes cuisses et mes mollets. Plus aucun vêtement ne m'allait. C'est Ryu qui me l'a fait observer : « Tu as maigri après la naissance du bébé, a-t-il dit d'un ton approbateur. Tu as une jolie silhouette maintenant. Va donc à Tokyo t'acheter de nouveaux habits, quelque chose de joli. Fais-toi belle de nouveau. »

Aujourd'hui, je les reconnais au premier coup d'œil, ces nouvelles mères qui sortent avec leur premier bébé. Tout en elles ressemble à des vêtements trop souvent lavés. Seule la poussette, la rutilante McLaren, a l'air flambant neuve. Mais je sais aussi que, au fil des mois, la McLaren prendra à son tour cette apparence délavée, tandis que les mères deviendront plus rayonnantes et plus pimpantes.

Je ne me souviens pas de ce que je portais la première fois que je suis sortie avec Akichan. Je ne me rappelle que ce que j'ai acheté ce jour-là – attendu que je l'ai toujours. Un jour, je le revendrai dans une boutique rétro car il a l'air encore presque neuf. Il s'agit du classique fourre-tout marron de chez Vuitton, idéal pour transporter tout ce dont un bébé a besoin : couches, hochets, crèmes et biberons.

Ce jour-là, alors que je cheminai entre la station Omotesando et le carrefour d'Harajuku, poussant devant moi Akira dans sa poussette d'occasion, j'ai remarqué que toutes les autres jeunes mères portaient

le même sac marron à bandoulière parsemé des initiales LV, suspendu aux poignées de leur poussette McLaren. Pourquoi ne m'en étais-je pas aperçue plus tôt ? La réponse est simple. Je n'étais pas mère de famille. Maintenant j'avais l'impression qu'on m'avait donné une nouvelle paire d'yeux qui me permettait de percevoir un autre Tokyo, un Tokyo que je n'avais jamais vu – celui des jeunes mères. Et comme elles étaient chic, ces jeunes mères ! Nonchalamment juchées sur d'invraisemblables talons hauts, elles arpentaient l'avenue, leurs nourrissons dans des McLaren dernier modèle, leurs lunettes de soleil haute couture délicatement perchées sur le bout de leur petit nez. Elles avaient toutes les cils lourdement maquillés, portaient au moins trois nuances d'ombre à paupières, du gloss transparent sur leur rouge à lèvres, et sur le visage, cette poudre perlée de Shiseido qui coûte une fortune. Leurs cheveux étaient fraîchement séchés à la brosse pour dégager leur visage en longues vagues brillantes. Leurs jambes fluettes de petites filles étaient moulées dans des shorts sexy ou des jupes courtes, très courtes. Leurs petits seins durs et gonflés de lait se laissaient deviner à travers leurs corsages en mousseline de soie vaporeuse bordés de dentelle faite main. Et autour de leur cou gracile, elles portaient de l'or ou des perles, rien d'artificiel – seulement de discrets bijoux de femmes mariées.

En me mettant en route ce matin-là, avec la ceinture de mon mari pour tenir mon blue-jean, je m'étais sentie mince et remplie d'espoir. Mais lorsque je les ai aperçues, je me suis de nouveau trouvée laide. Mes cheveux n'avaient pas vu un coiffeur depuis un an, mes vêtements étaient trop grands et mes ongles pas vernis.

J'ai parcouru l'avenue deux fois dans chaque sens en essayant de décider dans quelle boutique entrer. Je ne me trouvais pas assez bien habillée pour me risquer dans aucune d'elles, mais la carte de crédit de Ryu, lourde et brûlante dans ma poche, m'a rassurée. J'ai glissé la main à l'intérieur et l'ai serrée si fort que les lettres en relief du nom de mon mari se sont imprimées sur ma paume. Et comme je m'apprêtais à passer pour la troisième fois devant la vitrine du magasin Louis Vuitton, je suis entrée. Je n'en suis pas sûre, mais le sac fourre-tout marron et beige marqué au célèbre monogramme devait coûter dans les deux cent mille yens. C'était la première fois que j'utilisais la carte de mon mari. Je ne savais pas comment ça marchait et craignais de révéler mon ignorance. Mais la vendeuse s'est montrée très gentille. Elle m'a pris la carte et elle est revenue avec un morceau de papier. « Signez ici, je vous prie », m'a-t-elle dit en me montrant où je devais apposer ma marque. C'était si simple. Ensuite, elle m'a donné le reçu et le sac, qui désormais m'appartenait. Je suis ressortie d'un pas fier, avec le sac accroché à ma McLaren d'occasion. Au moment où je quittais le magasin, les vendeuses ont récité en chœur : « *Arigato ogozaimashita* », et je me suis crue une reine. Le soleil se couchait et, tandis que je marchais en direction de la station Harajuku, j'ai vu que mon ombre était devenue celle d'une héroïne de manga, sinueuse et galbée. J'ai eu le sentiment de faire partie de ces mères élégantes aux longs cheveux châains et talons hauts. J'ai regardé mon bébé et lui ai souri avec tendresse. Et quand les hommes se retournaient sur moi, je me sentais bien dans ma peau.

Mais ce sentiment n'a pas duré longtemps. Dès que j'ai regagné la maison, une vague de dépression

m'a submergée. Une horrible odeur a assailli mes narines et je me suis aperçue qu'Akichan avait fait un énorme caca. C'était comme si je recevais le châtiment de mon égoïsme, je me retrouvais une fois de plus plongée jusqu'aux coudes dans la saleté et la puanteur. Puis, comme je finissais de changer le bébé, mes seins ont réclamé d'être soulagés. J'ai enveloppé Akichan dans une serviette, pris place sur une chaise près de la table de la cuisine et poussé son visage contre mon sein douloureux. Avant même que sa bouche saisisse le mamelon, le lait a jailli à flots, mouillant mon chemisier et dégoulinant le long de mon corps.

Ce jour-là, peut-être parce que j'avais été heureuse, mes seins ressemblaient à des volcans. Même Akichan peinait à suivre. Par la porte ouverte de la cuisine, j'apercevais la poussette dans l'entrée. J'ai vu une tache brune sur le siège et froncé les sourcils. Ça aussi, il faudrait le nettoyer. Puis mon regard est tombé sur le sac Louis Vuitton, toujours suspendu à la poignée de la McLaren. Et soudain, plus réelle qu'un rêve, plus réelle que la maison où je me trouvais, je me suis vue flotter de nouveau sur Omotesando, libre et puissante, une mère glamour et superbe, respectée et désirée à la fois. L'imagination avait remplacé la mémoire, de sorte que j'étais à présent vêtue comme elles, d'un haut vapoureux, d'un short et de hauts, très hauts talons. Pareille à un détective qui découvre enfin le visage du criminel qu'il pourchasse depuis si longtemps sur la vidéo de surveillance d'un magasin, j'ai arrêté la bande dans ma tête et zoomé sur les sandales. J'en voulais de pareilles, exactement, de celles qui s'attachent autour de la cheville par une lanière et sont ornées d'un pompon derrière le talon. Le désir m'a envahie, si fort

qu'il me semblait aussi réel que le lait tiède et salé qui s'écoulait de mes seins. Akichan s'était presque endormi. La serviette dans laquelle je l'avais enveloppé était mouillée. Il avait fait pipi en tétant. Soudain, je n'ai pas pu supporter plus longtemps l'odeur combinée du lait et de l'urine, j'ai déposé le bébé dans son berceau et couru dans la salle de bains pour prendre une douche.

Mais, évidemment, j'avais oublié de faire faire son rot au bébé et juste au moment où j'étais complètement trempée, Akira s'est mis à hurler. Je l'ai laissé pleurer. Ça me soulagait de le faire souffrir. Lorsque les braillements ont gagné en volume et en fureur, je me suis avisée que les voisins allaient débarquer et, m'enveloppant à la va-vite dans une serviette, je me suis précipitée pour prendre le bébé dans mes bras.

Le lendemain, j'ai eu deux visiteuses. La première est arrivée aux environs de neuf heures et demie du matin alors que je venais juste de m'assoupir. Akira s'amusait avec ses joujoux sur le lit à côté de moi, la maison était silencieuse. La sonnette nous a fait sursauter l'un comme l'autre. Elle avait un son particulièrement strident et peu mélodieux – car, comme tout le reste dans la maison, elle était bon marché. J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait de la sirène d'alerte aux tremblements de terre. Puis elle a retenti une nouvelle fois et j'ai compris de quoi il s'agissait. C'était la première fois que je l'entendais. Mon mari se servait toujours de ses clés.

J'ai enfilé un tablier par-dessus mon pyjama pour faire croire que j'étais occupée à mon ménage et j'ai couru ouvrir la porte. La cinquantaine bien tassée, la femme sur le seuil avait les cheveux gris, que le traditionnel rinçage à l'indigo teintait de pourpre. Ses

vêtements aussi étaient tout à fait quelconques, pas bon marché, simplement sans originalité. Mais dans ses solides sandales de marche, elle avait de jolis pieds, petits et minces, surmontés de chevilles bien tournées. Elle portait un petit paquet à la main, joliment emballé dans un *furoshiki* jaune. « *Ojyamashimasu*. Bonjour. Désolée de vous déranger. Je suis votre voisine. Je m'appelle Seki Asako. » Elle a esquissé un petit sourire furtif, tout en jetant un coup d'œil à la dérobée par-dessus mon épaule.

J'ai ouvert la porte un peu plus grand en l'invitant à entrer. J'aurais dû m'inquiéter de l'état de la maison car je n'avais pas encore fait le ménage, au lieu de quoi je ressentais une certaine excitation. Cette inconnue était ma première visiteuse, la première personne que je recevais dans ma nouvelle demeure. Je me sentais fière, si fière que j'en oubliais de redouter ce qu'elle allait voir. Elle a promené un regard rapide et inquisiteur autour d'elle en entrant. Je crois qu'elle était un brin déçue qu'il y eût si peu de choses dans la maison. Ses yeux se sont arrêtés brièvement sur la poussette d'occasion, un peu plus longtemps sur la tache brune, puis sont revenus se poser sur moi.

— Vous avez un petit garçon, a-t-elle dit inutilement. Félicitations.

Je me suis demandé comment elle savait que nous avions un fils.

— Vous habitez près d'ici ? ai-je demandé, curieuse.

— Oui, dans cette rue. Je serais venue plus tôt mais je ne savais pas vraiment qui habitait ici. Vous et votre mari faisiez si peu de bruit. C'est seulement...

Elle s'est interrompue brusquement, sans prendre la peine d'achever sa phrase.

Je me suis rendu compte que j'avais commis un impair. Ces propos n'auraient dû être échangés qu'après que je lui aurais offert du thé. Je l'ai donc invitée dans la cuisine et l'ai fait asseoir à la table en formica jaune où j'avais allaité Akichan la veille au soir et sur laquelle je prenais généralement mes repas toute seule. J'ai sorti mon meilleur thé – une petite boîte de chez Mariage Frères que Tomoko m'avait offerte la dernière fois que nous nous étions vues. J'ai dénoué le *furoshiki* et disposé sur une assiette les gâteaux de patate douce tout frais qu'elle avait apportés. Ils paraissaient faits maison, et mon estomac en frémissait de plaisir anticipé.

Quand le thé a été prêt, j'ai tout mis sur un plateau et l'ai posé sur la table. Puis je me suis assise en face d'elle et j'ai versé du thé dans sa tasse. Elle a incliné la tête et attendu cérémonieusement que je me sois servie. Pendant ce temps, je sentais les regards obliques qu'elle promenait dans la cuisine, additionnant le prix du réfrigérateur et du téléviseur, cherchant la moindre saleté, la moindre trace de désordre. Heureusement, comme nous n'utilisions jamais le séjour, il était assez bien rangé, de même que la cuisine où je m'affairais tous les jours. Puis je me suis rappelé la pile de linge sale dans la salle de bains et demandé, avec un sentiment de culpabilité, si j'avais bien fermé la porte. Nous avons engagé la conversation.

— Ces gâteaux sont délicieux, l'ai-je complimentée après avoir avalé une petite bouchée.

— Merci. Mais ce n'est pas moi qui les ai faits. Il y a une petite boutique sur Heiwa-dori, je peux vous y emmener si vous le souhaitez.

— Je serais très heureuse si vous vouliez bien m'y conduire, ai-je répondu poliment.

Nous avons siroté notre thé en silence, puis :

— Eh bien, où habitiez-vous avant de venir vous installer dans notre quartier ? a-t-elle demandé.

— A Okubo.

— Vraiment ? Chez les Coréens ?

A la manière dont elle a prononcé ces mots, on aurait cru que j'avais vécu parmi des criminels.

— Oui, les loyers n'y sont pas chers... mais je ne suis pas coréenne, me suis-je sentie obligée de préciser.

— Je le sais bien, a-t-elle répondu avec un sourire rassurant. Vous venez de Kyushu. Mais dites-moi, comment vous en sortez-vous, si jeune avec un bébé ?

J'étais sur le point de répondre, prête à épancher mon cœur solitaire, mais la phrase qu'elle a lâchée ensuite a chassé illico de mon esprit tout ce que je me disposais à dire.

— Nous l'entendons souvent pleurer depuis quelque temps, a-t-elle dit en prenant soin de ne pas me regarder en face.

Et tout à coup, je me suis sentie nue et sale.

Pourquoi sale ? me demandez-vous.

Parce que la honte donne toujours une sensation de saleté. J'étais humiliée par une étrangère, une voisine. Il n'y a rien de pire.

— Je suis désolée, ai-je dit en baissant la tête.

— Ne vous inquiétez pas, a-t-elle repris avec un sourire de réconfort. Nous avons toutes eu des bébés. Quel âge a le vôtre ?

— Six mois, ai-je répondu d'une voix éteinte.

— Vraiment ? Ça m'étonne. A l'entendre pleurer cette nuit, j'aurais cru qu'il était plus âgé. Il a des poumons vigoureux. C'est bien. Vous pourrez peut-être en faire un chanteur d'opéra.

J'ai gardé le silence. J'étais punie, je le savais. Puis ma voisine en est venue à l'objet de sa visite.

— Les ordures, m'a-t-elle informé, d'un air faussement contrit. Nous avons remarqué que vous produisez beaucoup d'ordures. Nous ne comprenons pas pourquoi vous en avez autant – vous n'êtes que deux. J'ai pensé que peut-être vous n'aviez pas conscience de ces choses – vous êtes si jeune pour vous occuper vous-même de votre intérieur, et votre mère ne vous a peut-être pas montré, alors j'ai dit aux autres que je vous en parlerais. Vous comprenez... nous devons payer davantage s'il y a plus d'ordures, les taxes augmentent. Nous devons donc tous faire attention à la quantité de déchets que nous générons.

Ma honte a redoublé.

— Je comprends. Cela n'arrivera plus, ai-je dit sans la regarder.

Même après avoir refermé la porte derrière la voisine, je me suis sentie épiée. Les étrangers demandent toujours pourquoi le Japon est un endroit si sûr. Comment il se fait qu'il n'y ait pas plus de policiers sur les routes, qu'ils ne portent jamais d'armes et que malgré tout personne n'enfreigne la loi. Je vais vous le dire. C'est à cause des voisins. Ils sont vos policiers, vos juges et vos geôliers. Mais par-dessus tout, ils sont vos maîtres. Ce qui nous oblige, nous autres Japonais, à respecter les règles, c'est la honte que nous éprouvons quand nous nous faisons surprendre à désobéir à nos maîtres. Et dès lors que ceux qui nous prennent sur le fait sont aussi ceux qui nous enseignent, cette association maître-policiier est inévitable. Après le départ de Mme Seki, je suis allée fermer les rideaux dans toutes les pièces. Malgré tout, j'avais l'impression que des yeux

vrillaient mes murs. Sa voix résonnait sans fin à mes oreilles. J'ai su alors que j'étais condamnée à me plier aux règles. Car j'avais rencontré mon gardien de l'ordre. Et j'ai aussi pris conscience que dès le début, je n'avais pas eu le choix. Me marier contre la volonté de ma mère, ce qui jusqu'alors m'avait semblé une belle démonstration de liberté et d'audace, avoir ma maison à moi, régner sur quatre pièces, tout cela n'était qu'illusion. Je m'étais fourvoyée dès le départ. Ma famille n'était pas mon gardien de l'ordre, loin de là. C'était elle, ma voisine. Voilà le sort qui m'attendait depuis toujours. Toute la matinée, tandis que je nettoyait la maison comme une possédée, j'ai tremblé de rage mais je n'ai pas trouvé d'autre solution que de me soumettre.

Une nouvelle fois, la sonnette a retenti. La femme qui attendait avec impatience derrière la porte avait à peu près le même âge que Mme Seki, mais pour tout le reste, elle en était l'exact opposé. D'abord, elle était habillée avec beaucoup de distinction. Sa robe n'avait rien de remarquable en soi, mais la façon dont elle épousait les courbes de son corps pour lui donner une allure élancée révélait le génie de la main qui l'avait coupée. Elle tenait à la main – des mains aux ongles soigneusement peints et manucurés – un sac Ferragamo couleur paille à bandoulière en chaîne dorée et portait des sandales Gucci à talons aiguilles en cuir marron. Le parfum subtil qui l'enveloppait m'a fait penser à des iris. C'était ma mère.

J'ai mis plus longtemps à la faire entrer que la voisine. Je n'avais pas revu ma mère depuis mon mariage. Je ne voulais pas qu'elle vienne s'immiscer dans ma nouvelle vie de femme respectable. Elle n'y avait pas sa place. Elle avait renoncé à toute

respectabilité après la mort de mon père. Si j'avais pu, j'aurais fermé les yeux et souhaité qu'elle disparaisse. Mais je me suis contentée de la fixer d'un regard stupide tandis qu'elle tapait d'un pied coquettement chaussé sur le pavé.

— Tu ne crois pas que tu ferais mieux de m'inviter à entrer avant que tes voisins me voient ? a-t-elle demandé d'un ton sarcastique.

J'ai ouvert un peu plus la porte en m'écartant pour la laisser passer. Elle est entrée et, debout dans ma minuscule entrée, les sourcils froncés, s'est efforcée à grand-peine de retirer ses coûteux escarpins. Il n'était pas question qu'elle les garde aux pieds. Je la regardais se démener et savourais le spectacle lorsque Akira s'est réveillé et, ne me trouvant pas près de lui, s'est mis à pleurer. Le temps que je redescende avec mon fils, elle s'était installée à la table de la cuisine, à la même place que Mme Seki, et faisait craquer les articulations de ses doigts.

— Voici donc mon petit-fils ? a-t-elle remarqué sans préambule.

— Oui, c'est Akira, notre fils.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue quand il est né ?

— Parce que... je n'ai pas eu le temps, ai-je marmonné.

— Ce n'est plus un bébé, il a, quoi... six mois, huit ? Un an ?

J'avais envie qu'elle s'en aille, mon cerveau s'est mis à chercher des moyens de la rebuter.

Considérant les restes de thé sur la table, elle a observé :

— On dirait que tu as déjà reçu de la visite. De si bonne heure, ça ne pouvait être que les voisines. Tu

ne devrais pas les laisser entrer chez toi. Il fallait faire semblant de dormir ou de ne pas être là.

— Tu aurais mieux fait de me dire ça plus tôt, ai-je rétorqué rageusement.

Ma mère n'a pas bronché. Elle a attendu que j'aie terminé. Puis elle a repris :

— Tu aurais dû me dire avant que le bébé était né, je t'aurais aidée. Ce n'est pas facile de s'occuper d'un nourrisson.

Je n'ai rien répondu, non pas parce que je lui donnais raison, mais parce que j'étais sûre qu'elle mentait. Jamais elle n'aurait renoncé à son golf, à son ikebana ou à ses soirées pour être avec moi.

Ma mère m'a scrutée de son froid regard investigateur.

— Tu as maigri, a-t-elle dit. Ça te va bien. Une fois que ta poitrine aura un peu dégonflé, tu seras très jolie.

Je lui ai lancé un regard furieux, refusant d'accepter son offre de paix.

— Fais-moi du thé, a-t-elle ordonné. Et finissons ces gâteaux de patate douce. Ils ont l'air délicieux. Où les as-tu achetés ?

— C'est la voisine qui les a apportés, Mme Seki.

— Tu ne devrais pas inviter les voisines chez toi, a-t-elle répété. Ça ne t'apportera que des ennuis.

— Mais si je ne les laisse pas entrer, elles me trouveront impolie, ai-je répliqué.

Ma mère a fait la moue sans répondre. Je lui ai tendu Akira et j'ai été surprise de voir avec quelle aisance elle le prenait sur ses genoux – sur sa précieuse robe jaune et tout.

Lorsque je suis revenue avec le thé, la première chose qu'elle m'a dit a été :

— Je vois que ton mari te gâte. C'est bien. Un joli sac, ce Vuitton, s'il n'était pas aussi commun. La prochaine fois, prends un Ferragamo, c'est mieux.

J'avais ouvert la bouche pour lui raconter mes courses de la veille, mais sa dernière phrase m'a arrêtée net. Ce sentiment de ne pas être à la hauteur, qu'elle m'avait toujours inspiré, m'a assailli de nouveau. C'est alors qu'en tendant les bras vers moi, Akira a renversé la tasse de thé sur les genoux de ma mère. Le liquide brun a éclaboussé la robe jaune haute couture. Elle a regardé la tache, les muscles de son visage ont tressailli légèrement. Calmement, elle m'a rendu le bébé et s'est dirigée vers la salle de bains avec son sac à main. J'ai entendu un bruit d'eau puis celui du sèche-cheveux. Quand elle est ressortie dix minutes plus tard, il n'y avait plus l'ombre d'une trace sur sa robe. Elle avait retouché son maquillage. Elle était impeccable.

Et elle n'est jamais revenue.

Vous vous interrogez sans doute sur les raisons qui me poussent à vous raconter tout cela. Vous commencez peut-être à vous demander si je mens, si je n'invente pas ces histoires de toutes pièces. Après tout, la femme qui se tient devant vous n'est pas un perdreau de l'année, n'est-ce pas ainsi que l'on dit en anglais ? Elle a dans les quarante ans et si vous ouvrez les stores, vous verrez qu'elle a une cicatrice de césarienne sur le ventre et que ses seins sont mous et un peu flasques, ce qui explique qu'elle garde son soutien-gorge si longtemps. Vous devez vous dire qu'il est impossible qu'elle se souvienne, avec autant de détails, d'un événement aussi insignifiant que l'achat d'un sac et de ce qui s'est passé ensuite. Pourtant, si, je m'en souviens. Je me rappelle chacune de

mes acquisitions – du moins, celles que j’ai faites au début. Si je pouvais vous emmener chez moi, je vous montrerais les sandales que j’ai achetées, dès le lendemain de la visite de ma mère. C’étaient aussi des Louis Vuitton. En cuir brun, très classiques. Je pourrais encore les porter maintenant, elles seraient toujours aussi élégantes. C’est ce que j’apprécie dans les articles de luxe. Ils ne fanent pas, ils ne se décolorent pas au soleil.

Les jeunes filles que vous voyez aujourd’hui ont l’air chic, mais c’est une illusion. Car ce qu’elles portent est bon marché, et ça fait camelote dès que l’aspect du neuf s’est estompé. A la fin des années quatre-vingt, le Japon roulait sur l’or et nous n’achetions que ce qu’il y avait de mieux. Le vrai luxe. Importé de France et d’Italie. A l’époque, au Japon, on ne trouvait pas de marchandises bas de gamme en provenance d’Occident. Chaque fois que je regarde mes sandales en cuir de chez Louis Vuitton, je pense à l’éclaboussure de thé sur la robe de ma mère et à la façon dont, dix minutes plus tard, cette tache était partie. C’est ça, la culture japonaise. Nous sommes très doués pour nettoyer. Et nous aimons vraiment les belles choses. Mes sandales Louis Vuitton, celles que j’ai achetées le lendemain même, on ne les fera jamais disparaître. Elles ne peuvent être effacées d’un mot dur, comme on efface l’amour. Elles m’appartiennent pour toujours.

Vous voulez savoir pourquoi je déteste ma mère ?

Ça remonte à très loin. Même avant la mort de mon père, nous n’étions pas proches. Ensuite, une fois devenue le seul soutien de notre famille, elle n’a plus fait que dormir ou s’absenter. Ma mère, si vous

ne l'avez pas encore deviné, était devenue hôtesse. Car elle était encore jeune et très belle quand mon père est mort, et il n'existait pas de travail bien rémunéré pour les femmes. C'était donc le seul moyen pour elle de gagner assez d'argent pour nous envoyer, mon frère et moi, dans de coûteuses écoles privées. Fille d'instituteur, ma mère était prête à tout sacrifier pour donner à ses enfants une bonne éducation.

Je crois que ce sont les yakuzas responsables de l'assassinat de mon père qui l'ont aidée à trouver son premier emploi. Mais je ne peux pas l'affirmer car j'étais trop jeune. Tout ce que je me rappelle, c'est que le soir, quand nous rentrions de l'école, la table au rez-de-chaussée était chargée de nourriture et, à l'étage, ma mère s'habillait pour aller travailler. J'ôtai les couvercles des plats encore tièdes et je nous servais, mon frère et moi. Nous mangions en regardant la télé et faisons semblant de ne pas remarquer notre mère qui descendait l'escalier à pas de loup. Je n'ai pas souvenir d'une seule parole qu'elle m'ait dite après la mort de mon père, mais je me rappelle encore les vêtements qu'elle portait. Dans les moindres détails.

De la fenêtre de la cuisine, je la regardais s'éloigner dans la rue jusqu'à ce que l'obscurité l'engloutisse. Elle paraissait si attrayante et si libre en nous quittant. Je dois aussi préciser que la route où nous habitons se trouvait si loin de Tokyo qu'il n'y avait aucune maison dans les environs, seulement des champs et, derrière, la forêt. Mais ce n'était pas ce qui m'effrayait. C'était la façon dont elle nous abandonnait chaque soir, si étrangère et si différente d'elle-même, et le sentiment chaque fois que peut-être elle ne reviendrait pas le lendemain matin.

Encore une petite chose que je dois mentionner. En débarrassant la table après le départ de ma mère, j'ai trouvé une enveloppe sous son assiette. Curieuse, je l'ai retournée, pensant que c'était la voisine qui me l'avait laissée, car il y avait mon nom d'épouse écrit dessus. A l'intérieur se trouvait un chèque pour un million et demi de yens, accompagné d'une note laconique : « Bien que tu sois devenue mère avant de devenir femme, toutes mes félicitations à l'occasion de ta majorité. Je regrette de ne pas avoir pu t'offrir un kimono convenable. »

C'était signé « ta mère ». Alors seulement, je me suis rappelé que c'était mon anniversaire. Je venais d'avoir vingt ans.

Talons hauts

Que fait une femme avec un million et demi de yens ? Une bonne épouse déposera l'argent sur le compte en banque de son mari et l'utilisera pour l'éducation de ses enfants ou pour leur acheter de beaux habits afin qu'ils aient l'air aussi nantis que les autres enfants. En bref, elle se servira de cet argent pour protéger sa famille de la honte. Je suppose que c'est là que tout a commencé : au moment où j'ai contemplé le chèque dans ma main et décidé de ne pas le donner à ma famille mais de le garder pour moi. Peut-être les graines de mon « infamie » étaient-elles déjà plantées quelque part en moi et, comme ma poitrine, n'attendaient-elles que le moment propice pour pousser. Au lieu de déposer l'argent sur le compte de mon mari, je l'ai pris pour ouvrir un compte à mon nom. Je n'avais pas l'intention d'en profiter. Si j'avais conscience de quelque chose, c'était qu'en gardant cet argent à part, je pourrais y recourir pour sauver mon mari si un jour les choses tournaient mal pour lui comme elles avaient mal tourné pour mon père. Mais peut-être est-ce seulement une histoire que je me suis racontée à moi-même. Car le jour où je suis allée ouvrir ce compte, après avoir

confié Akira aux soins de Mme Seki, lorsque l'employée de la banque, une jolie femme aux cheveux teints en châtain clair et à la voix charmante, m'a demandé si je désirais aussi une carte de crédit, je n'ai pas hésité une seconde. J'ai dit oui. Trois semaines plus tard, à midi et demi, alors que j'étais en train de nettoyer le gâchis qu'Akira avait fait en mangeant dans sa chaise haute, la sonnette a retenti. Comme d'habitude, elle m'a fait sursauter et je suis allée ouvrir la porte sans savoir à quoi m'attendre. Mais ce n'était que le facteur avec une grosse enveloppe. « Signez, s'il vous plaît », m'a-t-il dit en me tendant un stylo. J'ai apposé ma signature machinalement, pensant que le pli était destiné à mon mari. Mais en retournant l'enveloppe, je me suis aperçue que le nom écrit dessus était le mien. Je me rappelle comme la carte brillait. Elle n'était pas dorée comme celle de Ryu, juste bleu et argent. Mais je l'ai adorée. Je l'ai soigneusement cachée, persuadée que je ne l'utiliserais jamais.

Sauf que, bien sûr, je m'en suis servie. Mon mari a été le premier à m'y pousser. Il a déclaré qu'acheter japonais n'était pas assez bien pour l'épouse d'un cadre de banque en pleine ascension. « Tu devrais aller faire du shopping au moins une fois par mois et t'acheter quelque chose de nouveau, quelque chose qui vienne d'Europe, m'a-t-il conseillé. Et fais attention de ne jamais te montrer sans un sac à main chic. Tu ne sais jamais qui peut t'observer. »

Vous dites que je devrais m'en aller, que ma place n'est pas ici ? C'est mon rêve de quitter le Japon. Mon rêve préféré, le plus beau. Chaque fois que je songe à partir, je vois un film défiler dans ma tête : je franchis une porte en bois verte avec un gros heurtoir de

cuire, le genre que l'on trouve dans les films américains des années cinquante. Depuis la rue, trois marches montent jusqu'à cette porte. Mes jambes grimpent les degrés. Je porte une robe d'été blanche et rouge de chez Dior et mes superbes talons hauts rouges de chez Gucci. Bien que je ne la voie pas, je sais que je tiens, serrée sous mon coude gauche, une pochette blanche Dolce & Gabbana. La robe et le sac, je les ai encore. La pochette est mon sac d'été préféré. Vous savez, je crois que j'en ai lancé la mode au Japon. Personne n'en portait avant qu'on me prenne en photo sur Omotesando, tenant une pochette à la main. Mais ceci est une autre histoire. J'aimerais pouvoir vous montrer une photo de moi quand j'avais une vingtaine d'années pour que vous puissiez vous rendre compte combien j'étais élégante. Tous les collègues de Ryu le jalouaient. L'un d'eux a même déclaré, un jour où il était saoul, que le protecteur de mon mari, son *senpai* de Waseda qui l'avait fait embaucher, était amoureux de moi. Mais cela aussi est une autre histoire. Revenons-en à mon rêve. Où en étais-je ? Ah oui, la porte verte. Elle s'ouvre, et je pénètre dans un décor étincelant, avec une fenêtre de chaque côté et aucune marche, pas de chaussures alignées dans l'entrée. Et surtout, aucun de ces affreux chaussons avec leurs ridicules bouts arrondis. Je ne me penche pas pour retirer mes escarpins. J'entre dans ma maison de rêve avec mes talons hauts qui font *tip tap tip tap tip tap* et j'arrive dans un vaste salon meublé de sofas. Mes talons s'enfoncent dans une moelleuse moquette beige, je m'assois sur un canapé, un verre de vin surgit dans ma main, je feuillette les pages d'un magazine, de la musique classique, Mozart ou quelque chose comme ça, joue en

fond sonore. Et tout autour de moi, il y a de l'espace et de la lumière.

Ensuite, je me réveille et je suis toujours au Japon, mes chaussons sont près du lit et à côté de moi mon mari ronfle. De lourds rideaux rouges couvrent la petite fenêtre et la porte vitrée qui s'ouvre sur notre balcon minuscule. Mais cela aussi, c'est un rêve – un rêve de ce qui a été. Il y a plusieurs années, mon mari a changé nos futons pour un matelas à ressorts à l'occidentale. Les matins où je faisais le ménage, je relevais le matelas contre le mur. Les autres fois, je le laissais où il était. Quand le matelas était posé par terre, il n'y avait plus de place dans la chambre que pour des chaussons. Je crois que nous n'aurions jamais dû troquer nos futons pour un lit à ressorts. Mais c'est mon mari qui a insisté – les lits étaient préférables pour faire l'amour, disait-il. Sauf qu'au moment où nous avons acheté le lit, nous n'avions plus guère de rapports sexuels. On dit qu'il n'y a que dans la chambre à coucher que l'on montre son *bonne*, sa vraie nature. Notre véritable moi doit être très très petit, comme un enfant, ou alors il rétrécit à mesure que nous vieillissons afin de pouvoir tenir dans notre chambre. Avec le matelas, il n'y avait pas de place dans la pièce pour mon vrai moi ni celui de mon mari. C'est peut-être pour cela que notre mariage a échoué.

Avez-vous remarqué mes pieds ? Je ne crois pas. Sinon, vous ne reviendriez pas vers moi. Regardez-les. Vous voyez comme ils sont laids et tout déformés ? Mes pieds sont tordus comme ceux d'une vieille femme, l'articulation du pouce fait une bosse, tel un doigt en trop, et les trois derniers orteils sont recourbés comme des griffes. Mes pieds n'ont pas

toujours ressemblé à ça. C'est la vie qui les a rendus ainsi. A l'origine, ils devaient être petits et doux, et peut-être ma mère les embrassait-elle de la même façon que j'embrassais les pieds d'Akira quand il était bébé. Mon fils avait les pieds les plus adorables du monde. Ils ressemblaient à deux minuscules et tendres coussins lorsque vous enfoncez le doigt dedans. Sans mentir, vous aviez l'impression que ses pieds vous embrassaient. Pauvre Akichan. Si délicat et si affectueux. Quand quelqu'un était méchant avec lui, il enfouissait sa peine en lui pour la cacher. C'est pour cela qu'il a dû abandonner l'école. Il s'est tellement rempli de chagrin à l'intérieur qu'il ne pouvait plus étudier.

Les pieds de mon mari étaient énormes, des pieds durs de paysan, le genre qui se plantent délibérément sur le sol. Ils étaient aussi étonnamment blancs. La nuit, quand il les posait sur mon ventre, ils luisaient comme des demi-lunes. Il ne pouvait bien dormir, disait-il, qu'avec ses pieds sur moi. A l'époque où nous vivions sous le même toit, je connaissais l'empreinte de ses pieds mieux que mes propres mains. Peut-être cette marque avait-elle été gravée en creux par toutes les nuits où nous avons dormi dans le même lit, dans la même maison. Au début, ses pieds remplissaient le vide que j'avais en moi, pesant de tout leur poids sur moi pour que je ne disparaisse pas. Par la suite, ça n'a plus suffi.

Aujourd'hui, quand je pense aux pieds de ma fille Haruka, je ne peux que deviner à quoi ils ressemblent. Je ne me rappelle pas les avoir jamais regardés de près. A la place, je vois les pieds de ma mère, qui étaient restés petits et étroits en dépit des heures qu'elle avait passées debout, nuit après nuit. C'étaient

d'honorables pieds japonais. Car elle avait tout sacrifié pour nous, ses enfants. Même son honneur.

J'aime me souvenir d'elle le jour précédant la mort de mon père. Elle portait un kimono couleur pêche, orné de nuages blancs et de grues aux ailes déployées dans le bas et sur les manches. Son obi était du même brocart pourpre et cramoisi que ses *zori*, les sandales ayant été confectionnées spécialement pour elle. Ses chaussettes étaient d'un blanc invraisemblable. A cette époque, rares étaient les rues de Tokyo recouvertes d'un revêtement en dur. La plupart des trottoirs étaient faits d'un mélange de pavés et de boue. Comment pouvait-on marcher dans les rues de la ville et avoir des chaussettes aussi blanches ? Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle a dit : « Une Japonaise doit toujours garder ses chaussettes propres. Sinon, elle fait honte à sa famille. » Je ne croyais pas que c'était possible. Alors, j'ai attendu son retour et quand elle est sortie de la salle de bains, je me suis précipitée pour examiner ses chaussettes. Et effectivement, elles étaient aussi immaculées qu'au moment où elle avait quitté la maison.

Les pieds sont le miroir de l'âme. C'est pour cette raison que l'on ne doit jamais montrer ses pieds nus. Cela nous stupéfie de voir que vous autres, Occidentaux, portez vos shorts et vos sandales sans chaussettes, faisant étalage de vos affreux grands pieds blafards. Même en sandales, nous mettons toujours des bas. C'est une question de politesse, de ne pas s'imposer à autrui. Quand j'étais jeune, j'avais de très jolis pieds, encore plus petits et ravissants que ceux de ma mère. Les ongles en forme de lune étaient d'un rose transparent, la voûte plantaire bien cambrée, les orteils minces. Le tout formait un joli petit ensemble.

Mais dès lors qu'on ne les voyait jamais, je n'avais rien dont j'aurais pu être fière. Jusqu'à ce que j'achète ma première paire de talons hauts.

Les talons hauts sont aux antipodes des *geta*. Il suffit de les regarder côte à côte pour constater l'infériorité de la *geta*. Une *geta* est une plateforme de bois posée perpendiculairement sur deux blocs plus petits. Sur le dessus, il y a une lanière. Quoi qu'on fasse, la *geta* paraît toujours disgracieuse, et il est si difficile de marcher avec que celui qui les porte ne peut avancer qu'en traînant humblement les pieds. Les talons hauts, c'est le contraire. Le pied est cambré, donnant l'impression que la jeune fille flotte au-dessus du sol, comme une déesse ou une fée. La première fois que j'ai enfilé une paire de talons hauts dignes de ce nom, ils n'étaient pas italiens mais français, des Louis Vuitton. Je ne connaissais pas grand-chose aux chaussures de marques étrangères. Mais la boutique était celle où j'avais acheté mon sac. Quand j'ai glissé mes pieds à l'intérieur, je me suis sentie si étrange, si différente. Pareille à une créature céleste. C'était tellement agréable que je ne voulais plus les quitter. En voyant l'expression de mon visage, la vendeuse m'a proposé avec obligeance : « Si vous souhaitez les garder aux pieds, je peux mettre vos vieilles chaussures dans le sac. » Mon cœur était si ému que j'ai été incapable de lui répondre. Elle m'a comprise, néanmoins, et je suis sortie de la boutique, métamorphosée. J'ai contemplé mon ombre avec ébahissement. Qui était cette femme avec de si longues jambes ? Soudain, il m'est venu à l'esprit que je ressemblais enfin à celle que j'étais censée être, que j'étais enfin devenue ce que Dieu avait toujours voulu que je sois.

La douleur est venue plus tard, quand j'ai retiré les chaussures. Mes mollets commençaient à me brûler, des aiguilles de feu me parcouraient les jambes. Je ne sentais plus mes orteils et quand j'essayais de les bouger, ils refusaient de coopérer. Pire que tout, la plante de mes pieds me donnait la sensation d'avoir marché toute la nuit sur des charbons ardents. Malgré tout, tout en clopinant dans ma cuisine pour préparer le dîner des enfants, je me sentais merveilleusement bien – comme si j'étais encore sur mes talons hauts, dévorée par des milliers de regards admiratifs. Aussi n'en voulais-je pas à la douleur, elle n'était que l'envers de mon bonheur. Et là, dans ma petite maison en désordre qui sentait le poisson, j'étais heureuse comme je ne l'avais jamais été. C'est alors que j'ai pris conscience que la douleur pouvait avoir du bon. A travers elle, il est possible de se remémorer et de revivre une expérience avec davantage d'intensité. La douleur effaçait aussi en moi tout sentiment de culpabilité. Car tout l'après-midi, j'avais été une vilaine fille, ne pensant qu'à moi et dépensant l'argent que j'avais voulu garder pour les autres.

Le lendemain matin, la douleur avait disparu et j'étais de nouveau prête à mal me conduire.

Les deux premières fois où les inconnus en costume étaient venus voir mon père, ils avaient retiré leurs chaussures. Je m'en souviens parfaitement car l'un d'eux a pris mon menton dans sa main et, levant mon visage vers lui, a dit : « Regardez, celle-ci sera jolie quand elle sera plus grande. » J'avais dix ans alors, et je me suis sentie à la fois intimidée et heureuse qu'un homme si puissant m'ait remarquée. Je n'avais pas encore de poitrine, mais il avait dû

déceler sur mon visage quelque chose qui méritait qu'on s'y attarde. Je sais maintenant qu'il n'avait fait cela que pour effrayer mon père et l'obliger à rembourser sa dette. Quand ils sont venus la deuxième fois, mon père leur a donné de l'argent volé, une somme qu'il avait subtilisée à l'entreprise pour laquelle il travaillait. A leur troisième visite, les hommes en costume n'ont pas retiré leurs chaussures. Ça me choque quand j'y repense. Puis je me rappelle combien elles étaient belles, leurs chaussures, faites main, en cuir italien, avec un drôle de motif ajouré au bout et au talon et un F gravé sur le côté. Je me souviens combien mon père avait l'air petit et nu, à plat ventre devant ces chaussures, suppliant qu'on lui laisse la vie sauve, le visage inondé de larmes. Comme s'il était tombé en extase devant la beauté de ces souliers. C'était moi qui avais fait entrer ces hommes et les avais suivis à l'intérieur. Ma mère était sortie en emmenant mon frère, si bien que je me trouvais seule à la maison avec mon père. Ils lui ont parlé et ensuite le grand costaud, celui qui avait pris mon visage dans ses mains, m'a emmenée dehors et m'a acheté une glace. Quand je suis rentrée, mon père était mort. Je n'ai rien vu. Mais ma mère savait ce qui allait arriver. Elle m'a dit qu'il était parti lorsqu'elle est venue me reprendre chez les voisins et nous a conduits, mon frère et moi, dans notre nouvelle maison.

La religion du bonheur

Savez-vous qu'au Japon nous n'avons pas trois mais quatre religions ? Nous avons grandi avec trois d'entre elles : le shintoïsme, le bouddhisme et le christianisme. Mais dans les années 1960, une nouvelle religion est arrivée au Japon et a éloigné bon nombre d'entre nous des anciennes croyances. Ce culte nouveau n'a pas de nom, je lui en ai donc donné un – je l'appelle le bonheurisme. C'est la religion que vous, les Américains, nous avez apportée, la raison pour laquelle nous n'avons pas tué vos soldats quand vous êtes venus nous occuper. A la place, nous avons envoyé nos enfants étudier dans vos universités. J'appartiens à la première génération de Japonais qui pratiquent le bonheurisme. Comme vous le verrez, je suis en fait plutôt experte en la matière.

Comme tous les autres cultes, le bonheurisme a besoin de temples. Et à Tokyo, nous possédons autant de temples dédiés au bonheurisme que nous en avons au shintoïsme ou au bouddhisme. Les sanctuaires du bonheur portent différents noms : Takashimaya, Mitsukoshi, Isetan, Odakyu, Sogo, Lumine, Parco, Seibu. Peut-être en reconnaissez-vous certains ? Etes-vous déjà entré dans un grand magasin japonais ?

Seulement Isetan ? J'en étais sûre. Tous les étrangers y vont. Vous devriez visiter Mitsukoshi dans Nihonbashi. C'est là que se rendent les femmes vraiment élégantes.

Cela ressemble à un palais européen, avec des colonnes, des sculptures et des moulures dorées sur la façade. Deux lions de pierre montent la garde à l'entrée et les portes elles-mêmes sont marquetées de bois précieux à l'italienne. Les fenêtres et les éclairages viennent également d'Europe. Et le marbre est authentiquement italien. Un séduisant portier vous ouvre la porte et, derrière, une jolie femme vous accueille. « Bienvenue. Puis-je vous aider ? » Si elle vous reconnaît, elle s'incline encore plus bas et sa voix devient encore plus affable. Elle attendra, courbée avec déférence, que vous soyez entré.

A l'intérieur, cinq niveaux de galeries filigranées d'or dirigent le regard jusqu'au plafond de verre translucide qui confère à la lumière du jour un éclat laiteux. En face de vous, un escalier à double révolution digne des palais les plus raffinés. Et surplombant l'escalier se dresse une immense déesse de la Bonne Fortune en porcelaine bariolée, haute de trois étages. Chaque fois que je la vois, ça me met en joie. Nous sommes là pour nous amuser, semble-t-elle dire, et pour être heureux. Le bonheur, c'est comme le vin, je pense. Du bon vin français. Vous en buvez, et vous en voulez encore et encore. Puis la tête vous tourne et si vous continuez à boire, soit vous pleurez, soit vous vous endormez. A votre réveil, vous vous sentez vide et prêt à vous remplir de nouveau.

De même que le vin redonne vie à un verre vide, on renaît dans le *departo*. L'atmosphère y est fraîche et sèche en été, chaude et humide en hiver. Il n'y fait

jamais trop sec ni trop moite. De la température de l'air aux éclairages, des voix douces des vendeuses à la musique classique en fond sonore, tout est conçu pour apaiser l'esprit et tenir à distance le chaos du monde extérieur. L'argent dans votre sac à main palpite avec solennité. Vous êtes prête à commencer. Mais d'abord, il faut un peu de préparation, tout comme on se purifie du monde extérieur avant d'entrer dans un temple, ici, vous devez au préalable changer de visage. Vous passez donc devant la gigantesque déesse du Bonheur pour rejoindre le rayon des cosmétiques de l'autre côté, où des spécialistes vous attendent pour vous faire un nouveau visage.

Un visage sans maquillage est comme un pied sans chaussette. Chaque jour, avant de sortir, vous le recouvrez de poudre. Il devient alors neutre – incapable de trahir les secrets de sa propriétaire. Et il ne dérange personne. Le maquillage des yeux pour une femme mariée ou une office lady est toujours léger. Ce sont les joues et le nez qui importent. Ils doivent être bien dissimulés sous une poudre mate de couleur neutre. Et les lèvres discrètement peintes.

Mais ici, dans le *departo*, on peut changer tout cela. Les jeunes filles du rayon des cosmétiques sont capables d'effacer en douceur les imperfections de votre visage et de le transformer en celui d'un top modèle. Elles peuvent habiller votre peau de couleurs chatoyantes – base de maquillage, illuminateur de teint, fard à joues et une poudre si fine qu'en comparaison la poussière semble épaisse. Elles estompent les gerçures des lèvres et les rendent plus pulpeuses et plus brillantes. Elles savent adoucir le regard, agrandir les yeux, les faire paraître plus sexy ou leur insuffler du mystère. Quand elles en ont terminé avec

vous, vos lèvres ressemblent à des roses saupoudrées de gouttelettes de pluie. Et votre beauté rivalise avec celle des mannequins de défilé. Excepté que votre podium est un escalator qui mène au rayon des vêtements pour femmes des premier et deuxième étages.

Vous payez et, avec votre nouveau visage, vous prenez l'escalier mécanique. Quelle chose magnifique qu'un escalator – c'est comme marcher sur le dos d'un serpent. Vous avancez sans avoir besoin de bouger un muscle. Vous volez dans les airs mais vous êtes suspendue, vos pieds douloureux sont soulagés, délivrés de leur labeur. Du coup, vous vous tenez plus droite, vous vous grandissez. Vous relevez le menton et regardez devant vous avec avidité. Qu'allez-vous trouver aujourd'hui au club ? Comment les achats que vous ferez réécriront-ils l'histoire de votre vie ?

Tandis que vous vous élevez sans effort sur le nouvel escalier mécanique, très cher et très silencieux, vous éprouvez une excitation croissante, une impatience qui ne laisse place à aucun autre sentiment. Vous vous sentez vide mais heureuse car vous savez que le vide sera bientôt comblé.

Alors surgit cette émotion particulière que vous attendiez, cette sensation qui vous ramène sans cesse au *departo*. Elle commence comme un léger chatouillement dans les orteils, comme de petites bulles envahissant chaque cellule du corps. Mais ce n'est que le début. Une fois le joyeux pétilllement retombé, une concentration silencieuse s'empare de l'esprit, tandis que commence la chasse.

Comme dans n'importe quel autre jeu, il y a des règles à respecter dans cette chasse. D'abord, il faut commencer par le haut. C'est la règle première et la plus importante car elle vous apprend le contrôle de

soi et la discipline. Ce n'est que lorsque vous l'aurez maîtrisée que les dieux du désir vous écouteront. La seconde règle est plus simple. Ne jamais acheter ce qui est exposé. C'est ce qui plaît aux clientes les plus modestes et les moins intelligentes. C'est aussi ce qui revient le moins cher à confectionner mais qui coûte le plus cher. Troisièmement, éviter les vendeuses. Ne les regardez pas dans les yeux. Ce sont des virtuoses de la tromperie et des sources d'obstacles. Elles vous embrouilleront avec leurs paroles et leurs sourires, leurs flatteries hypocrites. Et quatrièmement, avoir une idée claire de ce que l'on cherche avant de franchir les portes d'or. Il s'agit là de la règle la plus difficile à observer, attendu que le sentiment de bonheur écarte toute autre pensée.

Celles qui survivent dans mon club sont semblables à des samourais. Elles poursuivent leurs buts en respectant les règles avec une rigoureuse discipline. Si vous inscrivez ces préceptes en vous, vous aussi pouvez devenir une guerrière. Sinon, vos placards se rempliront de choses inutiles en même temps que vos poches se videront. Mais, de même qu'en amour, quand enfin vous trouvez l'objet magique, le vêtement ou l'accessoire qui est fait pour vous, votre cœur se remplit de gratitude. Oui, de reconnaissance, car vous sentez sur vous la main des dieux. Vous avez été choisie. Vous avez gagné. Vous vous précipitez devant toutes les autres belles femmes intelligentes et déterminées qui font exactement la même chose que vous, vous vous emparez de l'objet de votre désir et cherchez la cabine d'essayage la plus proche. Si vous êtes un membre chevronné comme moi, nul besoin de chercher, vous savez où elles se trouvent. La topographie du *departo* est gravée dans votre cerveau.

Et maintenant, nous arrivons au cœur de mon club. Notre endroit de prédilection, à nous autres femmes – le salon d’essayage. Y entrer, c’est comme se retrouver seule avec son bien-aimé pour la première fois. Le moment est venu de tenir votre trophée entre vos mains et de goûter le plaisir de la propriété. Loin des regards indiscrets, vous pouvez caresser votre butin, l’embrasser et enfin vous glisser dedans. Dans le secret de la cabine d’essayage, vous savourez votre intimité. Là, vous en prenez possession pour la première fois.

Une fois satisfaite, je regagne le comptoir avec mon trophée. Savez-vous pourquoi les membres du club ne chapardent jamais ? Parce qu’elles ne pourraient plus revenir, et il ne saurait y avoir châtiment plus terrible que celui-là. Les picotements dans mon corps commencent à s’estomper, mais ils recommencent de plus belle dès que je songe à tout ce que je vais devoir acheter pour fournir à ma dernière acquisition un cadre digne de sa beauté. Une nouvelle robe n’est qu’un commencement, je dois planifier le reste, jusqu’à la couleur et au style des bas. Ainsi l’argent que vous me donnez en échange de mon corps est-il bien dépensé.

Et je suis heureuse. Et ce bonheur durera jusqu’à ce que je regagne ma chambre. Grâce à vous, les Américains, nous avons découvert le bonheurisme. Et maintenant, nous voulons que le monde entier soit heureux et achète, achète et achète encore, comme nous. Alors, la paix régnera dans le monde.